

La LIGUE et le BOERENBOND.

Ce que fut notre maison de 1927 à 1952.

Nous sommes arrivés à la gare de Graide en 1927; J'avais 17 mois; ma soeur Ida en avait 2.

Nous venions habiter la maison et le magasin que la Ligue Agricole, dont Papa était le gérant à Graide, venait de construire sur la nouvelle route de Monceau.

.... Cette maison était connue à l'époque sous le nom de « Ligue » puis de « Boerenbond »

Pour le transport des matériaux, l'entrepreneur avait relié la gare de Graide au chantier, par un « DECAUVILLE », petits wagonnets basculants roulant sur rail et poussés à la main ou tractés par un cheval. On voit toujours sur les cartes postales d'époque, les rails passant devant les bâtiments de la gare.

Dans ce quartier neuf, peu de maisons. Celle de Cognaux, peut-être celle de Léonie Jacques. Sur l'ancien chemin de Bièvre à Naômé et qui longe nos propriétés, existait depuis fort longtemps la maison KUNE (chez Walter et Jacqueline ALBERT).

Cette construction primitive, qui passait pour la plus ancienne de l'endroit, était établie à l'endroit de l'actuelle. C'était une maison basse, aux fenêtres menues, au parquet en pierres bleues, flanquée d'une écurie et d'une grange. Comme l'actuelle, elle était orientée au sud-est, isolée le long du chemin et s'appelait « BORBOUZE » nom actuellement très oublié, mais qui avait eu son heure de gloire.

[2009 – Borbouze devait être le nom des premiers habitants de cette maison, des terrassiers qui venaient de Lesve près de st Gérard et qui ont construit la route Dinant-Bouillon, vers 1850 ?](#)

En effet, lorsque les trains de voyageurs arrivaient en gare, le préposé au quai, Auguste Verlaine, qui habitait Mon-Ideé, à l'endroit du café actuel bâti par sa fille, criait toujours « BORBOUZE » au lieu de « GRAIDE » et tout le monde le comprenait.

Notre maison se présentait en une longue construction, composée pour les $\frac{3}{4}$ gauches par le magasin, la partie de droite, exposée au sud-ouest, constituant l'habitation proprement dite. Elle a été construite en blocs sablo-gréseux, de couleur gris-jaune, une pierre étrangère à la région.

En façade, une entrée pour le bureau. Dès les 3 marches franchies (la maison n'est qu'un escalier), on se trouvait devant une paroi vitrée munie de guichets, qui séparait le bureau de la porte d'entrée .Ce couloir étant désagréable au possible et des guichets dans un commerce ne se concevant plus, cette entrée ne fut guère utilisée, surtout qu'à côté, il y avait deux grandes portes charretières , très souvent ouvertes et par lesquelles il était beaucoup plus facile d'entrer au bureau.

Ces grandes portes, montées sur rails , en façade, comme à l'arrière, permettaient de traverser le bâtiment avec une charrette ou un camion et ce lieu de passage s'appelait « garage ». Plus tard, les portes arrière furent murées pour accroître la surface de stockage.

A gauche du garage, un magasin à quai, auquel on accédait par un escalier de 7 marches et sous lequel avait été creusée une cave de plain-pied à l'arrière, avec communication à la route de Baillamont.

A droite, 4 marches seulement pour accéder au quai droit qui lui, communiquait directement au bureau. Ce dernier, qui empiétait donc dans le magasin, communiquait au corps de logis par un autre escalier de 4 marches à descendre et qui aboutissait dans le corridor privé.

Au dessus du magasin et du bureau, un vaste grenier bétonné, mais sur lequel il était prudent de ne pas trop charger.

Pour réunir ces trois étages, un treuil électrique permettait l'ascension et la descente des sacs.

Un toit de tuiles rouges coiffait l'édifice.

La partie droite, avons-nous dit, constituait le corps de logis. On y accédait par « le trottoir » qui longeait la face sud-ouest du bâtiment, donc perpendiculaire à la route.

La porte d'entrée s'ouvrait directement sur les escaliers du « plancher », escaliers à palier conduisant au premier étage, puis au grenier.

Aussitôt la porte d'entrée ouverte, à gauche, l'entrée de « la chambre », qui prenait jour sur la route et où nous n'allions pas souvent, sauf l'hiver, à la veillée, lorsque venaient les joueurs de cartes. Ceux-ci, outre Papa, étaient: 1°) Vital RENARD, notre employé; 2°) Le Père To.yen, du Calvaire, (Victorien Maldague, père de René et de Georges, grand-père de Michèle, Roger, Jeannot. 3°) Pierre COPET. Ils jouaient à la mache ou minche. (On parlait toujours de Mite, Coûne, Canète et Zè., mais je n'y ai jamais rien compris.)

Le long de l'escalier, l'étroit corridor conduisant au bureau et à la cave creusée sous la chambre et la cuisine. Sous la chambre, on rentrait le betteraves que Maman devait remonter chaque jour d'hiver pour notre vache. Sous la cuisine, la provision de pommes de terre, charbon, légumes, etc. Le tout éclairé par une seule et faible ampoule qui rendait l'endroit sinistre, surtout quand nos colères ou nos désobéissances nous y conduisaient en pénitence. La porte en a ramassé, des coups de poings !

A droite du corridor, la cuisine, prenant le jour au Sud et dont le mobilier se résumait à un buffet, table et chaises, cuisinière, fauteuil et T.S.F.. De part et d'autre de la cheminée, un placard de la hauteur d'une porte, encastré dans le mur et garni de planches de rangements. Une porte (côté Naômé) donnait accès à « la petite cuisine ».

Cette pièce, appentis collé au bâtiment contenait, le bac à laver, en béton, avec ses deux pompes, l'une pour l'eau du puits, l'autre pour l'eau de pluie récoltée dans la citerne en sous-sol. Les eaux usées s'évacuaient par un tuyau de grès vers un puits perdu creusé en contrebas dans la prairie arrière. Un regard dans la conduite et une longue baguette de coudrier étaient les seuls ustensiles de débouchage auxquels on avait recours. Vers 1935, le bac à laver fut l'endroit rêvé pour installer l'unique robinet de la distribution d'eau qu'on venait de placer.

On y rencontrait aussi, la baratte à beurre, l'écrémeuse, un portemanteaux, une étagère, une table, un petit poêle pour la caboulée, avec une cheminée servant de fumoir à jambons. Plus tard, vint la machine à lessiver, puis le four à pains qui rendit tant de services pendant la guerre.

Pour compléter le tout, sur la gauche, une toilette double, l'une accessible de l'intérieur, l'autre, de l'extérieur et la seule bien souvent en usage.

A l'étage, une chambre de chaque côté de l'escalier; et en passant par celle au dessus de la cuisine, on atteignait, en descendant trois marches, à deux petites mansardes, dont l'une fut ma chambre pendant toute ma jeunesse. C'était petit, mansardé, mais tranquille, sauf quand les souris venaient manger le papier « de beurre » collé au plafond, pour camoufler les trous..

Vous m'avez demandé, mes enfants, pourquoi le plafonnage tombait dans une nouvelle maison.

A cette époque, la maison avait 15-20 ans. Le toit en tuiles laissait passer la neige qui soufflait l'hiver. L'endroit étant inaccessible, l'humidité avait fini par avoir raison d'une partie du plafond. Et comme on n'était pas chez soi, et qu'il n'était pas question de demander des réparations au Boerenbond, on employait les moyens du bord.

Au dessus des deux chambres principales, un grenier dont le toit descendait jusqu'au plancher et dont quelques tuiles se soulevaient à chaque tempête et que Maman remplaçait tant bien que mal d'en dessous.

Le trottoir, seule communication vers l'arrière, séparait l'habitation, du jardin auquel on accédait par encore 4 ou 5 marches. Au bout du trottoir, la dalle de puits, puis un sentier allant à « l'écurie ».

Celle-ci, un bâtiment isolé, en bordure du petit chemin, comportait à gauche une porcherie avec deux « rans ». A droite, la partie de la vache et de poules avec, au dessus du tout, un fenil pour le foin et la paille, que l'on atteignait au travers d'une trappe par une échelle clouée au mur.

Le fumier était déposé à gauche du bâtiment, dans une fosse bétonnée. Le surplus du purin et des eaux coulait dans la prairie par un petite rigole creusée à même le sol.

Devant l'écurie, la prairie descendait jusqu'à la route de Baillamont, bordée à ces endroits de gigantesques sapins.. Une entrée avec chemin permettait aux charrettes d'approcher la cave de plain-pied vers l'arrière, cave qui communiquait au quai gauche décrit plus haut. De cette cave, on rejoignait le magasin supérieur par un escalier; Le tour du propriétaire est ainsi accompli.

La Ligue.

De quoi s'agit-il ?

Les guerres engendrent toujours, lorsqu'elles sont terminées, de profondes mutations dans tous les domaines. Le milieu agricole ne pouvait y échapper.

L'apparition des engrais, la modernisation des outils, les besoins nouveaux des fermiers et l'écoulement de leurs produits nécessitaient l'apparition d'un nouveau créneau commercial et aussi syndical.

En Wallonie, copié sans doute sur un modèle flamand, le mouvement agricole se mit en branle, parrainé par l'Evêché de Namur, dont Mgr HEYLEN, un flamand, était l'Evêque.

Ce dernier, assisté par le Chanoine TASIAUX, créa dans les provinces de Namur et de Luxembourg (son évêché) une Société Agricole, appelée « LA LIGUE AGRICOLE BELGE »

Celle-ci regroupait une multitude de petites coopératives locales, avec, dans chaque village, un délégué (on disait: un secrétaire) qui s'occupait de récolter les commandes, d'assurer la distribution de celles-ci, de récolter les paiements, en un mot de servir d'intermédiaire entre les cultivateurs et les dépôts régionaux qu'on venait de créer, tel celui de Graide.

C'était pratique et cela ne coûtait pas cher.

Au départ installés dans des hangars de fortune proches des gares, ces dépôts devinrent des magasins en dur, qui recevaient et chargeaient les wagons, stockaient les engrais avant-saison, collectaient et chargeaient les pommes de terre, en un mot, faisaient tourner le bazar.

Au tout début de ce mouvement, Papa fut désigné comme propagandiste et il se souvenait fort bien des villages de Gaume, où il avait été chargé, avec d'autres, de donner des conférences.

La Coopérative locale affiliée à la Ligue couvrait le canton de Gedinne, une partie des cantons de Wellin et de Paliseul. Elle portait le nom de « Houille et Semois ».

A Graide, l'embryon de la Ligue fut un hangar, près de la chapelle, qui tint jusqu'à la construction du magasin.

La construction de ce magasin donna lieu à un débat, car deux terrains avaient été achetés: celui que nous connaissons, puis un autre, sur la route de Naômé, avec accès direct au chemin de fer. Ce second terrain, inemployé, fut racheté par Papa, qui le revendit après-guerre à la Scierie Gonze pour agrandir la scierie et construire ses bureaux. Scierie qui utilisa quelques années le raccordement SNCB qui la longeait.

Parmi les « secrétaires » dont je me rappelle et avec lesquels on travailla jusqu'en 1940 et encore après, on trouvait pour :

Daverdisse	Louis Lardinois, père d'Agnès, Albert, Vital etc.
Porcheresse	Léopold Alen, père de Michette.
Gembes	Alexandre Renard, frère de Vital
Bièvre	Maurice Deleu, secrétaire comm. à Bellefontaine
Oizy	Séraphin Gillet, père de Maurice
Monceau	Georges Grandjean
Bellefontaine	Cyrille Dury, du moulin.
Nafraiture	Isidore Leduc, père d'Emile, grand-père d'Albert, Dominique, etc.
Orchimont	Emile Leduc
Bourseigne-Vieille	Joseph Delire, voisin de Gilbert Balleux)
Rienne	Emile Pisvin

Louette-St-Pierre	Alphonse Darche
Louette-St-Denis	Justin Baijot, père de Gabriel, Emile, Albert, Aline, Joseph, etc.
Houdrémont	Victor Petit, père de Jeanne de la poste
Poupehan	Léon Doffagne, père d’Alice, Lucie, Amand, Robert Sidonie
Rochehaut	Félicien Didot
Alle	Paulin Martin, (le Bèdé), le père de Jean et René
Bohan	Paulin Petitjean, puis ensuite, sa veuve Aline
Sugny	Marcel Titeux, père de Bruno, puis Louis Radelet
Bagimont	Paul Raulin
Opont	Jules Collard

puis tous les autres dont je ne me souviens plus.

A l’époque de la Ligue, Papa travaillait avec mon Oncle Alphonse, (qui habitait la maison actuelle de Roland Copine) qui conduisait le camion, Vital Renard, qui était au bureau (il était estropié et boitait assez fort, ce qui ne l’a pas empêché de travailler sans arrêt; chez nous jusqu’en 1939, puis au Boerenbond Libramont jusqu’à sa pension). et Joseph Degrez de Graide au magasin.

Je me souviens voir vu une photo montrant le camion de la Ligue, versé le long du ruisseau, sur la route Petit-Fays -Vresse.

L’activité de la Ligue, qui s’était aussi adjoint les services financiers de prêts et dépôts, les assurances, que sais-je encore, connut certains avatars, la crise de 1929 et dut se résoudre à mettre la clé sous le paillasson.

C’est alors qu’apparu « le BOERENBOND BELGE », l’organisation agricole flamande, qui reprit les activités de la défunte « LIGUE ».

Que fallait-il faire ? Nous étions logés, l’organisation montée dans la région fonctionnait bien, il n’y avait guère d’autre alternative que de continuer avec le Boerenbond, même si c’était des flamands.

Papa prit donc sa décision. Nous étions embarqués pour 25 ans avec le Boerenbond.

Le BOERENBOND. (BB)

Des premières années du Boerenbond, je n’ai guère de souvenirs particulières, si ce n’est qu’il a fallu le faire accepter. Après la faillite de la Ligue et ses suites pécuniaires pour certains, la tâche n’était pas aisée.

Ce dont je me souviens, c’est la méthode de travail qui s’était installée au départ et qui a été sans cesse remise en cause par le BB.

Le BB a son siège social à Louvain. Ses moulins étaient établis à Merxem (Anvers). Anvers était le siège du commerce . C’est donc avec Anvers que Papa traitait dès le départ.

A l'époque, les aliments composés étaient encore peu connus; On soignait surtout des céréales (maïs, orge, avoine) venant de l'étranger, tourteaux d'arachide, lin, cocotier (on ne connaissait pas le soya). en plaques ou concassés.

Le lundi, Anvers nous communiquait par télégramme (qui arrivait à la gare et étaient distribué par le porteur de service) le prix des divers produits. Papa, qui avait récolté les commandes pour la semaine, passait sa commande aussi par télégramme. Anvers chargeait aussitôt le wagon qui parvenait deux jours plus tard.

Prévenus de l'arrivée du wagon (on savait quand il était à Bertrix), il suffisait d'aviser les secrétaires pour qu'ils viennent directement au wagon charger leurs commandes. Le reste du wagon était remis en magasin pour les besoins immédiats. Ce système était très simple, fonctionnait à la perfection car, averti par Anvers des tendances du marché, on pouvait profiter des occasions qui se présentaient, et en faire profiter les clients.

C'était trop beau; Le BB Louvain, jaloux, décréta un beau jour, que les commandes devaient passer par Louvain. Les contacts avec Anvers furent brusquement interrompus et la guerre avec le BB débuta pour ne s'arrêter qu'en 1952, quand on les a quittés.

La situation s'aggrava encore le jour où le BB créa une société supplémentaire, les « M.B.B.- Magasins du Boerenbond Belge ». (Peut-être voulu par l'occupant) Cette société, regroupait quelques magasins régionaux (Libramont, Namur, Walcourt, etc.) tenus par des appointés du BB, et non des gérants, comme Papa.

Ces magasins (*la cinkime ruwe à in tchêr, que j'ai entendu revenir à chaque discussion*) étaient un intermédiaire coûteux et inutile, qui prélevait au passage, un pourcentage sur tous les achats des magasins. Les gérants, qui travaillaient en statut libre, donc indépendant et non-salarié devenaient donc le dindon de la farce.

La guerre et le commerce organisé par l'occupant, reportant à plus tard toute discussion utile, Il fallu attendre la fin du ravitaillement et la pleine liberté du commerce, pour reprendre des discussions qui, avec l'arrivée de jeunes directeurs, conduisirent à la rupture. Nous étions en 1952.

On prépara donc la séparation; je quittai le premier le Boerenbond et sa petite chambre pour venir loger chez nous, dans NOTRE maison.

C'était chose faite pour 1954, date de mon mariage et de la reprise des affaires.

La moëlonnerie COMPERE.

Notre quartier a vécu de nombreuses années au rythme bruyant de la moëlonnerie COMPERE.

Je ne puis préciser l'année, mais lorsque la Ligue eut bâti, Edmond COMPERE de Bièvre, qui avait acheté le terrain entre le BB et Cognaux, vint construire contre le mur de la cave du magasin, un appentis, dans lequel il installa une machine à fabriquer des moellons en béton pour la construction, et une aire de séchage de ces blocs.

Cette machine, ainsi qu'un camion, de construction italienne, provenaient sans doute de dommages de guerre ou de récupération.

Cette machine, qui faisait notre émerveillement, était conçue comme ceci: dans un fort bâti de poutrelles verticales, entre deux axes superposés et distants l'un de l'autre de ± 1.50 m. garnis de roues dentées, on faisait tourner 5 fortes chaînes, munies d'ergots. Ces chaînes tournaient derrière 5 pilons en acier dont la longue tige coulissait en hauteur. Sur ces tiges, entre les coulisseaux, un ergot sous lequel, à chaque rotation de chaîne venait s'appuyer l'ergot de la chaîne, et remontait ainsi le pilon. Arrivé au sommet de sa course, celui-ci retombait de tout son poids pour comprimer le béton et le cycle reprenait. Ces marteaux-pilons étaient doubles et de formes différentes. Les n°1-3-5 étaient étroits, les n°2-4 étaient carrés.

Sous ce mécanisme était installé un moule en fonte, qui s'ouvrait et se basculait comme une boîte. De l'arrière, sur commande, se déplaçaient deux vérins rectangulaires, qui faisaient les trous du moellon, puis une table de finition.

Le moule étant ouvert, on y déposait une plaque en fonte, qui allait servir de base pour le déplacement du bloc frais, sa prise et son séchage. Basculé et refermé, le moule présentait donc la plaque vers l'avant., ce qui veut dire qu'on allait mouler le moellon, non pas de bas en haut, mais latéralement.

Dès qu'on avait jeté un peu de béton (très sec) dans le moule, tous les pilons se mettaient à le damer. Ensuite, venaient de l'arrière les vérins simulant les trous du moellon. On jetait encore un peu de béton et on damait les ailes avec les pilons étroits 1-3-5. On apportait encore un peu de béton pour la seconde paroi, que l'on damait avec tous les pilons. Ensuite, une table de finition (tôle de forte épaisseur raclait le béton superflu et tous les pilons achevaient le bloc en frappant sur la table.

On remontait alors tous les marteaux, on ouvrait le moule et on emportait le bloc pour le faire sécher en longues rangées à l'intérieur du hangar; Après quelques jours, ils étaient devenus suffisamment durs pour être stockés à l'extérieur.

Les beaux blocs de façade que l'on voit encore maintenant, se faisaient avec un moule à paroi spéciale.

Cette fabrication assez artisanale (un bloc à la fois) se poursuivit jusqu'après la guerre. Elle fut remplacée par les tables vibrantes (qui faisaient encore plus de bruit et des moellons plus difformes.)

C'est dans les années 1960 que la moellonnerie fut transférée à Bièvre, à la Virée du Dos.

Modeste Poncelet de Porcheresse, avec ses fils Clovis et Emile, furent les principaux fabricants de moellons, ici à la gare.

Après le transfert de la moellonnerie, ils continuèrent quelque temps, avec Arsène Ramlot, à fabriquer des hourdis en briques creuses.

Puis, tout fut transporté à Bièvre et le chantier devint désert.

Edmond Compère, s'entendait bien avec Papa, surtout lorsqu'il en avait besoin.

Edmond avait 3 filles:

- Marie-Louise, qui épousa Lucien HENRY de Corbion, accisien à Bouillon et pour laquelle Edmond avait bâti une maison à Bouillon, du côté des donjons.(parents de Philippe, Monique et Mme Chaboteaux)
- Francine, épouse de Raymond Roland, de l'hôtel de Bièvre, pour laquelle fut bâtie la maison de la gare.(parents de Thérèse et Jimmy)
- Rolande, qui épousa Gaston Thiry de Haut-Fays. (Parents de Christian et Luc)

Lorsque Edmond Compère décida la construction de la maison de la gare, il transféra l'outil dans un nouvel atelier, (qui servent de garages aux locataires actuels),abattit l'ancien appentis, sur lequel il construisit la maison destinée à Francine Il racheta au B.B. la mitoyenneté du mur contigu

Je me souviens avoir vu, étant gamin, un vieux camion gris de « chez Compère » Un vieux camion italien, muni de roues de fer graines de bandages pleins en caoutchouc très dur et actionné depuis le pont-arrière (s'il y en avait un ?, je ne sais)par de grosses chaînes tournant sur des roues dentées laissées à l'air libre Inutile de dire le potin qu'un engin pareil faisait sur des routes empierrées mais non goudronnées Ce camion portait une caisse à ridelles rabattables, que l'on chargeait et déchargeait à la main ou à la pelle Pas encore question de bennes, à l'époque.

Les bennes manuelles sont venues plus tard. Actionnées à la manivelle, qui mettait en mouvement une crémaillère courbe, limitant ainsi l'effort demandé au démarrage, la courbure les faisait lever de plus en plus vite (relativement), au fur et à mesure que l'effort demandé diminuait. Le porte-à-faux était bien sûr calculé, et la façon de charger plus ou moins « à cul » facilitait la manoeuvre, qui restait néanmoins éprouvante et dangereuse, la benne n'étant retenue que par un vulgaire cliquet de cric de charretier.(celui que ceux-ci pendaient sous la charrette, quand ils allaient au bois).

Si le dit cliquet cédait, c'était la chute brutale de la benne sur le châssis avec les conséquences que l'on devine.

C'est ainsi qu'est décédé Jaumotte, père du peintre André et de Francine (Vve Hubert Collin); La benne lui est retombée dessus. Ce Jaumotte s'occupait alors des UPA et remisait des engrais dans le garage Bertholet (ensuite Ménagé, puis Balfroid, puis

Chez « KUNE »

Au dessus du petit chemin, vers Bièvre, se trouvait la maison « **KUNE** ». (déjà évoquée plus haut).

Là habitaient le père Emile, la maman Euphémie, dite Fémie, et leur fille Maria, qui n'était pas mariée à l'époque. Combien d'après-midi n'avons, ma soeur et moi, passées, à jouer avec des boutons (ces vieux boutons de paletots de velours, représentant de belles têtes de gibier).Heureuse enfance !

On aimait cette vieille maison, basse et chaude, avec son trottoir !! de gros cailloux inégaux, son espalier couvrant la façade et la haie du jardin devant les fenêtres, les places intérieures, à des niveaux différents, l'étagère contre laquelle reposait le « goré », armature de bois que Fémie plaçait sur ses épaules et auquel pendaient, accrochés par des chaînes, les deux seaux qu'elle venait remplir au puits de la pâture. Il a fallu attendre 1936-37 pour avoir la distribution.

Cette vieille maison, la plus ancienne de la gare, dura jusqu'après la guerre, lorsque Maria, qui entre-temps avait épousé Arsène Albert et avait eu Walter et Jacqueline, décida de construire la maison que l'on connaît encore aujourd'hui.

Etant gamin, pas question d'aller traîner. Tout au plus, Ida pouvait-elle aller jouer chez Vital, près d'Ida qui cousait, et de Madeleine et Jeanne, ses deux filles

L'école de la Gare.

A l'âge de 6 ans, il fallut bien aller à l'école. On était en 1930. Le quartier avait eu la chance d'avoir une école à la Gare. Elle se tenait dans une petite maison, jouxtant l'hôtel Dury, face au chemin de fer, en montant le petit chemin vers l'ancien pont du tram C'était une pièce unique, sans corridor avec une fenêtre à l'avant, donnant sur l'arrière de la Maison Collard, par delà la ligne, l'autre donnant sur les jardins derrière l'hôtel. Toutes les années y étaient réunies sous l'autorité de Mademoiselle Maria JACQUES.

Quelle institutrice ! Juste, mais sévère, la main un peu leste, elle savait conduire son petit monde, une trentaine d'élèves de tous âges. Pendant plusieurs générations (dans les années 60, Dominique était toujours chez elle), elle a formé de main de maître, avec une rare conscience professionnelle, quantité de garçons et filles de la gare.

C'est Marie HUET, une grande, qui m'a conduit à l'école la première fois.

En plus des enfants de la gare même, les Baijot, Cognaux, Cravatte, Coulonval, Collard, Dupont, Bertholet, Conrardy, Istasse, Huet, Léonet (Germaine, François, Georges, du Ghislain), puis Léonet (Ida, Pierre et Renée du Georges Lav'nu), Léonet(Louis, Maurice, Solange, Antoine, les Marichôs) Danloy, Jadoul, et autres, l'école accueillait les enfants des »Misères « et de la route de Bièvre: les Gilbert, Compère, Rolin (Marie, Clémentine, Maurice et Alphonse de l'Elvire) Dufaux Odile et Pauline, Hatert, puis ensuite, Camus, Van Geel, Modave etc. C'est dire que l'école de la gare n'a guère chômé depuis son installation.

Il faut souligner aussi qu'on se chauffait au bois, que c'était l'institutrice elle-même qui avait la charge d'allumer le feu avant la classe, après être venue de Graide en vélo, et ceci, par tous les temps, été comme hiver.

Les gens d'alors savaient encore se gêner !!!

En 1936, mes parents se mirent en tête de me mettre au collège. Mon Oncle Louis, de Namur avait ses bureaux à la rue Pepin, juste à côté de l'Institut Saint Louis. Il ne fallut pas chercher longtemps l'endroit de mon premier internat. A l'époque, on faisait ses latines. Ça

menait à tout et c'était bien vu. J'y passai donc deux ans. ('Abbés Dricot 6° et Abbé Simon 5°) surveillant Abbé Corbiaux, qui devint par la suite Directeur de Belle-Vue à Dinant où Dominique l'a connu.

En 1938,(j'avais 14 ans),j'optais pour la continuation des affaires paternelles. De Saint Louis, je passai à St Victor, qui se trouvait à Fleurus, à l'Ecole Agricole, tandis qu'Ida débutait à l'école des Soeurs, à Fleurus aussi. Bien que Carlsbourg était à portée de main, les petits Frères n'avaient pas la côte des curés et je dus suivre le mouvement. Je fis donc une année d'agricole à Fleurus, l'année 38/39.)

En septembre 1939, début de la seconde guerre entre l'Allemagne et la France; deuxième mobilisation en Belgique, invasion de la Pologne, des bruits de guerre partout, il n'était plus question de s'éloigner du bercail. Je rentrai à la maison, tandis qu'Ida continuait ses études à Beauraing.

A la maison, Papa était secondé au bureau par Vital Renard, notre voisin d'en dessous. Au Boerenbond de Libramont, après le 1° directeur Joseph Brasseur, était venu Monsieur COLBACK; celui-ci, mobilisé en 1939, laissait là une place inoccupée. Le BB. demanda alors si Vital ne pourrait pas aller remplacer Mr Colback à Libramont, ce qu'il accepta assez vite. Cela arrangeait bien Papa, puisque j'arrivais à point pour l'aider. De plus, je ne suis pas sûr que l'entente avec Vital eût été très sereine.

C'est ainsi que, dès 1939, à l'âge de 15 ans, je me mis à porter aux sacs. Cela ne devait finir que plus de 53 ans plus tard, pour ce qui est des sacs; la conduite du camion se poursuivit jusqu'en 1995 et le travail de bureau, bien secondé par Martine Fourny, se poursuit toujours à l'heure actuelle (1/1997); Espérons tenir le coup encore un moment ! [En 2009, ça dure toujours !](#)

.....

La pâture COPET.

Papa était un homme entreprenant, qui ne laissait guère traîner les choses.

Il se fait que dans les années 1932-33, c'était la crise dans le monde. Les marchandises étaient au plus bas; les salaires ne valaient pas mieux.

Comme les bâtiments du Boerenbond devenaient exigus, il fallait trouver autre chose. Or, en face du BB existait une grande pâture, appartenant à la famille Copet (les parents de Pierre). En cette période de crise, le BB avait lui aussi été secoué et avait dû être remis sur pied par le Gouvernement. Il était donc prudent d'assurer ses arrières, au cas où... C'était Norbert COPET, frère de Pierre, mari d'une fille Sterpin de Gedinne, qui dirigeait la famille.

Papa entra donc en relations avec Norbert et lui acheta un carré au coin du petit chemin. Cette parcelle représente notre maison actuelle, le jardin et les remises. Le rez-de-chaussée actuel, constitué de garages et du bureau constituait la première bâtisse envisagée. C'est lorsque les travaux ont été entrepris, que la décision de poursuivre fut prise et qu'en définitive, au dessus des garages prévus, fut construite la maison, dans la forme qu'on lui connaît encore aujourd'hui. Elle date de 1933.

La maison construite à la limite N.E. du terrain, il n'était pas possible de la longer du côté de la gare. Papa acheta de nouveau 2 mètres pour y faire un trottoir.(actuellement, le couloir-atelier).

Par après, Norbert fut à nouveau vendeur. Papa se porta donc acquéreur de toute la parcelle longeant la route de Monceau, depuis notre maison jusqu'à la maison Jacquemart (qui devint Méla, puis Marylène).

Ce qu'il fit, pour partager avec d'autres amateurs Quels étaient-ils ?

Guillaume Jacquemart, garagiste à l'époque désirait agrandir son garage et avait besoin de quelques mètres de façade.

Vital Renard, notre employé, cherchait aussi à construire et Papa ne pouvait pas ne pas lui céder la parcelle dont il avait besoin.

Il restait encore un bon bout de terrain, que nous voulions garder; c'est alors qu'est entré en scène, Edmond COMPERE qui, lui aussi désirait 10 mètres de façade pour avoir un jardin proche de la maison qu'il venait de construire.

Le fait des cessions à Guillaume et à Vital ne posait pas de problèmes. Mais, avec Compère, c'était différent; Norbert n'aurait jamais vendu à Compère; ils ne s'entendaient pas. Compère devait bien passer par Papa pour arriver à ses fins.

Maman, de son côté, connaissant bien la roublardise de l'Edmond, ne voulait rien céder et elle dut lutter longtemps pour faire entendre raison à Papa. Mais Edmond ne se rendait pas et chaque jour, il revenait à la charge.

Un compromis fut enfin trouvé. Vital, pour dénouer le problème, offrit de céder 5 mètres de sa parcelle, si Papa en céda 5 aussi. C'est ainsi que Compère acquit un terrain entre le nôtre et Vital Renard. De jardin, il n'y en eut qu'un petit pendant la guerre; le terrain servit à entreposer tout au plus, quelques camions de cendrées. Et y pendre un peu de linge.

Par après, nous avons bien regretté ce marché.
La limite de notre terrain vers la gare se situa donc 5 mètres plus loin que les rails.
(Rails = endroit où se trouve la fosse de déchargement vrac.)

Lors de la construction du magasin en briques, un mur fut érigé en bordure de notre terrain et servit comme petite cour à charbon.

Un peu plus tard, Norbert devant encore vendre du terrain, Papa lui acheta le morceau de la glacière. Cette partie longeait le petit chemin, depuis les remises jusqu'au terrain Kune, sur toute la largeur de la façade que nous possédions déjà. Cela faisait autour de 40 ares. Là encore, Compère rôdait et il parvint encore à ses fins en se faisant remettre par Papa la même bande de terrain que celle qu'il possédait en façade. C'est là qu'il planta les sapins que nous avons abattu pour faire la cour.

La situation n'évolua plus jusque dans les années 60.

C'était alors l'arrivée des moissonneuses-batteuses. Fini les meules qu'on battait en hiver; on allait tout faucher d'un coup; on allait semer plus. Il fallait donc des séchoirs et des silos. La moisson dans les sacs vivait ses dernières années.

Il devint donc urgent de construire des silos, mais où? Il ne nous restait contre le magasin en briques, qu'environ 5 mètres. Si seulement, on avait gardé les 10 mètres cédés à Compère.

Or, il se fit, qu'à cette même période, Gaston Thiry, qui avait hérité de la maison COMPERE, à la gare, vint me trouver. Leur atelier de la gare devenait trop petit et n'était plus adapté à l'évolution des affaires.

Leur firme venait d'acheter un grand terrain au bas de la Virée du Dos, où siège actuellement le Chantier BIGMAT et la scierie. Gaston venait donc me proposer la vente du dit terrain au même prix que celui qu'ils achetaient à Bièvre. Le marché fut conclu pour 55.000 Frs.les 11 ares. OUF !!!, on allait pouvoir construire les grands silos et garder un passage autour de la propriété..

Il fallut ensuite attendre le décès de Pierre Copet et de Catherine, pour que le restant de la pâture Copet soit mis en vente.(1991).

Il en restait 50 ares qui furent attribués à nous, à Dominique, à Robert Cornet , à Claude Maldague et à Guy Léonard. La vente fut réalisée pour 500.000 F.+ les frais.

La construction de notre maison

Dès l'achat de la première parcelle de la pâture Copet, Papa se mit en devoir de préparer la construction des garages prévus en face du Boerenbond

Le recul prévu était déjà important, puisque situé sur une nouvelle route Heureusement, d'ailleurs; cela permet aujourd'hui aux semi-remorques de tourner en une fois dans la cour, comme cela a permis d'établir le pont à peser sur notre terrain et de disposer de la place nécessaire au jardin et aux pelouses

A l'époque, on bâtissait de façon méthodique, on ne prenait pas d'architectes, c'est dire que l'aspect des bâtiments était sobre, simple et assez fonctionnel

De l'idée de faire des garages pour subvenir au manque de place du Boerenbond, a germé l'idée, puisque les bases étaient jetées, de poursuivre la construction d'une maison à deux entrées, qui auraient permis la location de deux appartements de chaque côté, et qui sait... si un jour, cela n'allait plus avec le Boerenbond, on serait toujours logé.

Avec le sable de la carrière DELSAUX toute proche (elle vient d'être rebouchée par la scierie Gonze), , les pierres venant de Bièvre (carrière d'Atèr' 2 bans -(plus loin que l'étable d'Arsène Dion) et les autres matériaux venant de chez COMPERE (le Moussirê), une équipe de maçons de Graide commença les travaux, lorsque le terrassement fut fait à la main et transporté sans doute par Ghislain et/ou Georges Léonet. Je ne puis pas dire qui a creusé le puits.

Les maçons étaient Léon Mack de Graide, Camille Compère (Kèdûk) et son fils Roger (maison qui est devenue garage Fadani); le manoeuvre était Théodore LOUIS, le père d' Evence. Tout était fait et monté à la main: Le mortier se portait sur un volet (ojê), les pierres se montaient sur une échelle où chacun s'installait, le dos contre l'échelle. Chacun se baissait pour prendre la pierre dans les mains de celui qui était en dessous, puis l'élevait au dessus de sa tête pour que le suivant puisse la saisir et recommencer l'opération un palier plus haut. Les briques se lançaient souvent par deux. Le béton était lancé à la pelle sur un échafaudage, d'où il était repris pour être lancé à l'étage supérieur , puis réparti tout autour.

Lorsque cela devenait trop haut, il fallait ériger une longue passerelle sur laquelle on roulait péniblement les grosses brouettes de pierres ou de mortier. Il n'y avait que le « Tchêdôr » pour faire ce travail de titan. Arrivé avant les autres pour faire le premier mortier et approvisionner les maçons, il n'arrêtait pas de la journée, pour subvenir aux besoins des 3 maçons. Je ne sais pas qui a fait la charpente, mais le toit a été couvert en ardoises de Fumay par les « Mârlèts » Jean et Henri Compère, frères d'Edmond. La menuiserie a été réalisée en Pichpin et Orégon par le menuisier Maldague de Oisy (au coin de la route de Monceau). Les pavements ont été réalisés par Adhémar PROVEUX de Monceau (qui habita ensuite Bièvre, à la maison du Notaire de St Omer, à l'entrée de Bièvre(sa fille était mariée avec le « Pawène »). L'électricité a été montée par Victor BOCQUE, un Bruxellois installé à Petit-Fays.

La maison fut assez vite louée. Il y eut eu début Joseph Couture, qui était photographe. Il faisait des cartes postales reconnaissables à sa marque « JC » dans un losange couché, que l'on rencontre encore fréquemment chez les collectionneurs. Ses deux chambres de développement sont restés montées jusqu'à l'aménagement du 2° bureau, qui est devenu notre salon-TV., dans les années 80. De l'autre côté du couloir, dans les deux grandes pièces (salon s.à manger), on avait disposé des bancs rudimentaires faits de poutrelles brutes et les gens venaient y regarder les films de Charlot que Mr Couture leur passait. Je pense qu'on jouait aussi « Michel Strogoff ». Après lui, virent encore dans cette partie de la maison: le facteur Husson, Albin Jadoul ou plutôt sa femme, le banquier LECHARLIER, avec lequel Papa jouait aux cartes tous les jours.

De l'autre côté, il y eut Aline Cognaux, soeur du père Cognaux, qui était mariée avec un agréé de la gare, puis Mr Marchal, quand il quitta la « Pétrolifère », pour devenir courtier en tissus ou quelque chose dans ce goût-là.

Il me semble qu'il y en eut d'autres, dont je ne me souviens plus; Il faudra demander à Ida.

En 1951, abandonnant la petite chambre du Boerenbond, je vins loger d'abord seul, puis la famille suivit par après.

Contre le côté Sud de la maison, Papa avait construit une serre qui abritait quelques vignes, du noir d'un côté, du blanc de l'autre.. On mettait aussi des tomates, qui venaient bien, mais le mildiou faisait aussi des ravages et on ne connaissait pas les produits phyto comme maintenant. C'était alors le soufre et la bouillie bordelaise. L'été, il fallait blanchir le toit à la chaux, pour atténuer les rayons du soleil. C'est Pascal qui a démoli cette serre pour y installer sa véranda.

A l'arrière, on avait construit 4 petites remises (2+2), pour y loger le bois, quelques outils. On y a même soigné des cochons. Entre chaque groupe de remises, étaient aménagés les W.C. d'époque. Un plancher percé d'un rond à la mesure sous lequel un entonnoir en grès recevait nos surplus pour les conduire dans une citerne. Le confort d'avant-guerre, quoi !

Des volets en bois fermaient les garages. Il n'y a pas si longtemps qu'on les a remplacés.

Le garage « LECHARLIER », pied-à-terre actuel de Pascal Chaboteaux, fut ajouté plus tard, pour rentrer la voiture de notre locataire-banquier, qui, ensuite, quitta l'agence de Gedinne pour celle de Rochefort.

A mon mariage en 1954, Monique et moi avons emménagé dans la partie de la maison la plus proche des magasins, où nous sommes toujours. C'était plus pratique, mais moins gai. Mes parents occupaient la partie actuelle reprise par Pascal et aménagée au goût du jour; une magnifique véranda en agrément encore le séjour

La propriété DELSAUX

J'ai dit plus haut que le sable de notre maison provenait de la carrière DELSAUX qui se trouve à quelques centaines de mètres d'ici, sur la route de Naômé. Je me rappelle d'une maison qui me paraissait assez belle, bien qu'isolée dans la forêt, à la croisée de deux chemins. Une ou deux autres constructions de moindre importance et me paraissant plus anciennes se trouvaient à proximité. Derrière la maison, du côté de la route de Naômé, un trou très étendu et très profond, hors duquel on extrayait le sable. Un sable fort rugueux, qu'il fallait broyer et tamiser pour le rendre utilisable. C'est le genre de sable qu'on retrouve à plusieurs endroits dans le coin, comme à la Plate Virée, où Jules Rolin en a tiré après la guerre, comme au dessus de la pâture Kune et comme dans notre trémie de déchargement. Le long de la route de Naômé, subsistent encore des tranchées que Mr Delsaux avait fait ouvrir, mais qui ont été abandonnées, faute de gisement suffisant.

Le sable extrait était chargé dans des wagonnets et remonté à la surface où il passait au broyeur pour retomber un étage plus bas. Une rampe permettait d'accéder à cet endroit pour permettre aux charrettes de l'évacuer.

Chez André Delsaux, il y avait un fils et des filles, qui venaient à l'école à la gare. La famille a quitté la gare un peu avant la guerre.

Il a fallu attendre la vente de la Maison Huet, pour raviver certains souvenirs. Il y avait à cette vente, un plan cadastral datant de 1899 et relatant le lotissement de la propriété Blanchard. René Maldague m'en parla un peu, puis cela passa.

En 1996, nous eûmes notre nouveau chien MIRA. Le temps hivernal me privant de mes sorties dominicales de l'Adeps, je dus aller la promener et en profiter pour m'oxygéner un peu. Etant donné la proximité de la forêt, c'est vers l'ancienne propriété Delsaux et les Gesves que je me dirigeais le plus souvent.

Il me revint alors à l'esprit que j'avais offert à Dominique le plan cité ci-avant et qu'il serait intéressant d'y porter quelque attention.

De plus, Christian Delsaux de Gedinne, le fils d'André, venait régulièrement au charbon chez nous et il me donna quelques renseignements sur leur famille.

La propriété qu'ils avaient à la gare provenait de la famille. La grand-tante d'André s'appelait Anna BLANCHART; elle était l'épouse d'Octave DELSAUX, oncle d'André et donc grand-oncle de Christian.

C'est cet Octave DELSEAUX, ingénieur, qui avait établi le tracé de la ligne de chemin de fer Houyet-Athus.; tracé qui donna lieu à de multiples discussions, car à l'origine, me dit Christian, le train devait passer à Dion et passer près de chez Delobel et éviter le tunnel de Gedinne. Christian me dit aussi que le viaduc de Thanville est le troisième de la série. Deux viaducs avaient été construits auparavant et n'ont pas résisté; Il paraît que le sol était mouvant.

Christian me dit aussi que son grand-père s'appelait Eugène DELSAUX. Il m'a dit aussi que son oncle et sa tante, qui habitaient à Bièvre (Hôtel Saint-Hubert- emplacement de la pharmacie Maurice ALBERT) et qui possédaient encore des biens importants sur la route de Bellefontaine, n'avaient pas d'enfants, et que par suite de circonstances fortuites, leur succession avait échappé, du moins en partie, à la famille Delsaux. Nous sommes le 27 janvier 1997.

Le Tabac de la Semois. Sa culture.

Avant-guerre, la culture du tabac sur la Semois était une activité très lucrative, nécessitant beaucoup de main-d'oeuvre légère, un travail surtout de femmes et d'enfants.

La culture du tabac débutait dans la cuisine. On mélangeait un dé à coudre de graines dans du terreau bien humidifié, on vidait le tout dans un bocal que l'on plaçait sur la cheminée, afin de faire germer la graine, que l'on voyait blanchir dès l'apparition du germe.

Dans le même temps, on retirait la terre des couches, pour la désinfecter et détruire les graines de mauvaises herbes. On allumait un feu à côté des couches. Sur ce feu, on plaçait une grande tôle sur laquelle on versait et remuait la terre. Les mauvaises graines, bien réchauffées, perdaient leur pouvoir germinatif, les spores de champignons subissaient le même sort et la terre, ainsi purifiée, reprenait place dans la couche. Les carreaux, qu'on avait enlevé tout l'hiver pour éliminer par la pluie, le sel contenu dans la terre, étaient à nouveau remplacés et on attendait que le soleil printanier réchauffe les couches. On était alors à la Saint Joseph (19 mars).

Lorsque les graines blanchissaient et que les couches étaient en ordre, on semait à la volée, le contenu du ou des bœufs . Venait alors la surveillance des couches, au point de vue humidité, chaleur, lumière, etc. Pendant ce temps, fin avril, les charretiers faisaient les charrues et préparaient les terres. Il n'y avait que quelques chevaux par village, qui faisaient le travail pour tout le monde.

Les engrais étaient semés et vers le 10-15 mai; on commençait alors le repiquage des jeunes plants en pleine terre. On plantait au fur et à mesure que les plants étaient bons dans les couches, car il fallait éclaircir les semis dans les couches, afin que les jeunes plantules deviennent bien vigoureuses.

Une fois la plantation en route, il fallait remplacer les plants grignotés par les « jaunes vers », si le terrain en était infesté, ou par les limaces, lorsque le temps était humide. Il fallait donc quelques semaines pour dire que la plantation était terminée. La densité de plantation du tabac était de 25.000 pieds/hectare.

Après la guerre, on découvrit le lindane, un puissant insecticide du sol, mais qui avait la particularité de communiquer un mauvais goût aux cultures en place et même aux suivantes, surtout lorsque c'étaient des plantes-racines e.a. pommes de terre. A Poupehan, les terrains sont fort en pente et il arrivait souvent que, lors d'orages un peu violents, la terre descende avec l'eau. Alors, gare aux pommes de terres plantées sous un champ de tabac traité au lindane, elles étaient tout bonnement immangeables. Les champs traités au lindane restaient impropres aux patates pour au moins trois ans.

Puis venait alors le binage, qu'on effectuait à la main, à la rasette, puis vinrent des rasettes munies d'une roue, que l'on poussait à travers les lignes; le tour des plants était sarclé à la main.

Lorsque la fleur du tabac apparaissait, il fallait procéder à l'étêtement(on' arèto l' toubac), sauf quelques pieds que l'on gardait en fleurs pour récolter la graine. Cette pratique de récolter ses propres graines disparut, lorsque la Station de Chairière fit elle-même la multiplication.

Dès que le tabac était arrêté, il poussait à la base des feuilles des bourgeons, qu'il fallait couper, car ils prenaient toute la nourriture de la feuille. Ce travail s'appelait « lu djètounadje ». C'était un travail harassant, très sale, et aussi parce qu'on l'exécutait à la main, souvent sous un soleil de plomb et dans une atmosphère entêtante. Les champs de tabac exhalaient une odeur tout à fait particulière .

De plus, le travail était repoussant, la sève du tabac étant particulièrement gluante; les feuilles elles-mêmes étaient collantes, au point qu'il fallait une « grosse banète » ou de vieux pantalons pour se protéger les habits et les jambes. Demandez à Maman, elle en sait quelque chose ! On passait souvent trois fois, sur la saison.

Depuis une bonne vingtaine d'années, « lu djètounadje » s'est fortement amélioré. La découverte d'une huile permit d'empêcher la pousse des bourgeons. Lorsque le tabac est étêté, on verse sur le sommet du plant une quantité d'huile, qui s'écoule le long de la tige, elle-même conçue de manière telle que l'huile se dirige d'elle-même vers l'aisselle des feuilles, où elle demeure, empêchant ainsi la pousse du bourgeon. Il suffisait

alors d'un passage sommaire pour « djètouner » les feuilles non atteintes par l'huile (déformation du plant, huile inadaptée)

Un autre ennemi du tabac était la grêle. Dès qu'un grêlon touchait une feuille, c'était un trou; si la côte était touchée, la feuille était cassée et séchait. Cela occasionnait une moins-value importante du lot (le « lot » étant la récolte d'un planteur.).

Fin août, le tabac arrivait à maturité. On le coupait avec un instrument particulier, une grosse lame bien tranchante, (éventuellement une dent de barre faucheuse) montée un peu oblique sur une solide poignée et que l'on poussait dans le pied du tabac. Lorsque celui-ci avait reposé et fané un peu sur le terrain, les feuilles n'étaient plus cassantes. Les pieds de tabac pouvaient être ramassés et conduits jusqu'au hangar qui dans la plupart des cas se trouvait sur le champ ou dans les abords immédiats. Il ne restait plus qu'à les fixer sur des « boudriaux » (solides bâtons munis de clous sans tête enfoncées alternativement de part et d'autre de celui-ci). Disposés sur plusieurs étages, exposés aux vents et aux brouillards de la Semois, ils prenaient la belle coloration propre au tabac, du blond profond au brun clair. Une belle arrière-saison était propice à ce séchage naturel; Trop d'humidité engendrait la pourriture du « cauton » (la tige elle même) au point d'attache de la feuille. La base du pétiole pourrissait aussi, ce qui dépréciait l'aspect des bottes et du lot lui-même.

Durant l'hiver, par temps sec, le tabac était dépendu et rentré, soit dans un petit local en planches, dans le hangar même, soit dans une place de la maison, où la famille réunie procédait « ou marotadje », c'est-à-dire la mise en manques assortie d'un triage des feuilles. Les feuilles de sable, les inférieures qui avaient crû à même le sol, les feuilles de tête (les petites feuilles des tabacs mal venus et les feuilles abîmées et les déchets recueillis à la récolte constituait « lu p'tit », qui se vendait moitié prix du beau tabac. Toutes les meilleures feuilles constituaient « lu bê ».

Au printemps, les manques étaient réunies en bottes, dans un encadrement sans fond, pourvu à l'avance de solides ficelles destinées à lier la botte, une fois celle-ci faite.

Le tabac, une fois « maroté èt bot'lé » s'entreposait dans un grenier, à l'abri des courants d'air et sous un ancien toit de « fêziaux » (ardoises grossières fixées avec de l'argile) « in vî tèt », pour éviter qu'il se dessèche et lui conserver son élasticité.

Il ne restait plus qu'à le commercialiser. Le prix était variable suivant la qualité. L'acheteur, soit le Boerenbond, ou Welle (le plus gros acheteur), ou Odon Warland « La Boule » (Boule Nationale, Boule d' Or) ou Vanderest (Belga - St Michel) donnaient des points pour la couleur, l'élasticité, la résistance des feuilles, le degré de combustion, l'odeur de la fumée. Il existait des petits crayons de charbon de bois, comme les cubes que l'on met à l'église dans l'encensoir. Le bout de ces crayons, rendus incandescents, convenaient fort bien pour embraser les feuilles de tabac, sans en altérer le goût.

Une autre facette de la culture du tabac est la législation du Ministère des Finances. Le tabac est un fameux pourvoyeur de deniers pour l'Etat. Aussi, la culture en est-elle sévèrement réglementée.

Lorsqu'on plantait du tabac, il fallait bien sûr déclarer le nombre de pieds plantés, nombre minutieusement recompté par les accisiens qui parcouraient tous les champs. La récolte était à son tour estimée (autant de pieds pour 1 Kilo sec). Lorsque le tabac était « botelé », il fallait à nouveau déclarer le nombre de bottes et le poids de chaque botte et les

munir d'une étiquette réglementaire, elle-même plombée par les accisiens qui venaient repeser le tabac. Lorsqu'on le vendait, il fallait à nouveau le déclarer et les accisiens venaient une nouvelle fois peser le lot avant qu'il ne parte et s'assurer que le poids correspondait à celui pesé précédemment. On avait droit à une freinte minime, qu'il n'était pas question de dépasser.

Voilà une raison supplémentaire d'abriter sous »in vî tèt« son lot de tabac. Un passavant émis par les douanes et accises permettait le transport du tabac du planteur au dépositaire ou au fabricant.

Avant d'accompagner le tabac, restons un peu sur la Semois pour quelques explications complémentaires sur la culture proprement dite.

Le tabac se cultivait principalement sur la Semois, sur des terrains caillouteux et dans un microclimat particulier. Étant une monoculture, le tabac revenait toujours sur lui-même. Le bétail étant très réduit sur la Semois du fait de l'exiguïté du territoire, la fumure organique était très réduite. L'emploi massif d'engrais minéraux palliait à ce déficit.

D'autre part, le tabac poussant sur un peu plus de cent jours, il était nécessaire d'employer des engrais à action rapide, tels que le nitrate de soude du Chili et le superphosphate ou de Fertiphos. Le chlore était néfaste à la combustion, la potasse était apportée uniquement sous forme de sulfate. Le chaulage était très peu pratiqué.

D'un village à l'autre, les méthodes de fumure variaient. Certains villages employaient des mélanges tout préparés (« les complets »); d'autres, plus vaillants, préféraient « les matières » et faire leur mélange eux même; c'était par exemple le cas de Poupehan.

De toute façon, la Semois était une bonne région pour la vente des engrais; la proche vente du tabac de la récolte écoulée assurait la rentrée des fonds; c'était un bon supplément au « mars » qui s'achevait.

A côté du tabac de la vallée, dont je viens de parler, il y avait le tabac des « yôteûrs ». Je veux parler des villages du plateau, situés sur le versant de la Semois, où se cultivait également le tabac. Déjà avant-guerre, il était moins côté que le tabac de la vallée, car cultivé sur d'autres sols, fumé différemment (abondance de fumier) et donc acheté moins cher. Ces villages: Nafraiture, Orchimont, Petit-Fays, Monceau, Oisy Baillamont, Gros-Fays et Cornimont. Rochehaut, bien que sur le plateau, faisait partie de la vallée.

Lorsque la guerre arriva, les engrais se firent rares et les importés, tels le Nitrate du Chili avaient disparu du marché. Heureusement, l'industrie belge produisait un nitrate de soude synthétique qui remplaça le Chili. Néanmoins, l'engrais azoté par excellence était le nitrate d'ammoniaque.

Comme à l'époque, la question de qualité devenait subsidiaire, la fumure du tabac se modifia pour s'adapter aux disponibilités du marché.

Le nitrate d'ammoniaque, plus commun, donnant des tabacs plus lourds, fut préféré au nitrate de soude, dont l'action était trop rapide et trop brève. Le sulfate d'ammoniaque de cokerie fut peut-être aussi utilisé. Toutefois, les quantités limitées réduisaient malgré tout le rendement.

Or, ce qui comptait surtout, c'était d'avoir du tabac à vendre en noir. Tous les moyens devaient donc être utilisés pour arriver à ce but, à savoir :

- Déclarer le moins possible de pieds plantés (pas tjrs facile)
- Employer des engrais assurant une forte production, surtout l'ammoniaque
- Faire en sorte que l'estimation de la récolte soit la plus basse possible
- Livrer du tabac très gras, donc très lourd
- Tirer au maximum sur les freintes possibles
- etc. etc.

La moyenne admise en rendement était de 16 pieds pour 1 K° de tabac; quand on pouvait faire admettre 20 pieds par kilo et qu'on réalisait ce K° avec 12 pieds, il y avait une marge que chacun mettait à profit.

Ces habitudes de guerre durent bien être abandonnées dès 1946-47. Toutefois, l'usage d'ammoniaque fut difficilement abandonné par les planteurs. Ceux qui faisaient leurs mélanges eux-mêmes continuèrent à l'utiliser partiellement.

Les engrais complets du commerce en contenaient pour la plus part. De toute façon, le nitrate utilisé en complément était toujours du nitrate de soude, car il fallait quand même que le tabac brûle.

Achille Welle menait campagne contre le nitrate d'ammoniaque, menaçant de ne plus acheter de tabac à celui qui serait pris à utiliser du nitrate d'ammoniaque; A Bohan, son commis, faisait le tour des hangars pour vérifier les étiquettes des engrais et renseigner à Welle les contrevenants. Devant ces pratiques, Aline Petitjean, qui vendait nos engrais à Bohan, arrachait les étiquettes au fur et à mesure qu'on déchargeait les sacs.

Ensuite, le Ministère construisit à Chairière une station de Vulgarisation, gérée par Jacques Buchet, agronome à Corbion.

Cette station importa des graines étrangères, fit des croisements, si bien que le tabac de la Semois évolua. On était loin des anciennes « Lingues du tchins ».

Le prix du tabac ne suivit nullement l'index; le tabac fut sous-payé; les subsides furent dépensés à des constructions plus qu'inutiles; le Ministère crut bien faire en lançant la culture des fraises et celle du witloof, cultures totalement inadéquates en elles-mêmes (hors saison pour les fraises et inadaptées pour le witloof). Les planteurs de tabac sont des gens qui travaillent quand il fait bon, et ne passent pas l'hiver à genoux dans les champs. Ajoutez à cela l'exode rural de l'après--guerre et vous avez tous les motifs qui font de la Semois, des terrains de sapins de Noël ou des friches.

Il aurait suffi pourtant de payer au planteur quelques francs supplémentaires, pour qu'il continue son travail. Les taxes engendrées par la culture du tabac permettaient aisément ce petit supplément.

Le changement d'habitudes, l'abandon de la pipe, les toutes-faites n' ont pas arrangé les choses.

L'argent gaspillé à tort par l'Etat, qui abandonnait ainsi vulgairement une sacrée vache à lait, non plus ! 50 ans plus tard, il persévère toujours dans ses dépenses inutiles. Pauvres vaches à lait que nous sommes !!!

Les engrais de tabac

Nous avons parlé tantôt des engrais tabac, des matières et des complets (non des complexes granulés que l'on connaît actuellement, mais de simples mélanges réunissant les éléments principaux: azote, phosphate, potasse

D'abord, les matières

Tout au début, le nitrate du Chili arrivait dans de petits sacs en toile de 50 K° doublés, à l'intérieur, d'un fort papier goudronné faisant corps avec le jute. Aux 4 coins du sac, qui était cousu à la machine, 4 bandes d'environ 10x5 servaient de poignées pour manipuler ces sacs qui étaient très raides. Ces sacs venaient directement du Chili. Par après, le nitrate arriva en vrac et fut ensaché au port d'Anvers, en sacs jute neufs et épais de 100 K°. Etant un engrais très hygroscopique, il prenait l'humidité de l'air et durcissait rapidement.

Comme il était stocké quelques mois d'avance chez nous, lorsqu'on le reprenait, il fallait battre les sacs avec un gros gourdin et les retourner dans tous les sens pour pouvoir sortir la marchandise du sac. Si l'on frappait trop fort, il arrivait que le tissage craque déchirant ainsi le sac. On avait alors une patte de sapin, sur lequel était fixé un autre bois, servant de poignées, pour écraser les mottes et les réduire en poudre.

Le nitrate d'ammoniaque ne posait pas de problèmes; il était déjà granulé.

Le superphosphate de chaux, engrais phosphaté, se présentait sous la forme d'une poudre très grasse, qui collait aux outils et à tout. Etant très acide, le stockage prolongé provoquait la brûlure complète du sac, qui partait tout en charpie.

Un autre engrais phosphaté, mais coûtant plus cher que le super, était le Fertiphos. Fabriqué à Tessenderloo en Campine, très léger, très sec, c'était vraiment un engrais de luxe. On ne l'employait que peu dans les mélanges, à cause de son prix.

Le sulfate de potasse était une poudre gris-blanc, logée dans de beaux sacs jute, très serrés. Il durcissait moins, sauf s'il était mouillé.

Toutes ces matières étaient mélangées pour faire du « complet ». Cela se faisait habituellement dans les usines, mais le BB avait décidé que ces mélanges pouvaient très bien se faire ici. On commença donc les mélanges dans le magasin de la Gare (actuellement « La Bounante », puis ensuite, dans la cave du BB.

Suivant les formules désirées, on vidait par terre un sac d'engrais, que l'on étendait en un rond d'environ 1.50 m de diamètre, puis sur celui-ci un sac d'une autre espèce d'engrais que l'on étendait sur le premier, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on ait vidé 1000 K°. On avait obtenu ainsi une succession de couches d'engrais que l'on allait reprendre à la pelle pour le tamiser. On installait alors au bord du tas ainsi formé, une « cloÿe », gros treillis monté sur un cadre en chevrons que l'on adossait à une planche pour le maintenir incliné à environ 60°. On jetait à la pelle l'engrais sur le treillis; les fines particules traversaient le tamis en se mélangeant, tandis que les particules trop grosses retombaient au pied du tamis. On les

écrasait à nouveau et on les rejetait à nouveau sur la cloÿe. Cette opération terminée, il restait à réensacher l'engrais, peser les sacs, les étiqueter et les charger sur camion pour les conduire aux planteurs.

Cette opération très rudimentaire était suffisante pour obtenir un mélange assez homogène. Mais les ennuis ne faisaient que commencer. Les différents engrais mis ensemble avaient la fâcheuse habitude de réagir l'un envers l'autre pour former un bloc plus que compact. L'engrais « prenait ». Il fallait à nouveau rebattre les sacs pour rendre le complet semable. Un stockage préalable, suivi d'un rebroyage aurait été bien nécessaire, mais nous ne disposions pas de la place nécessaire et nous n'avions aucun outil apte à faire ce travail. On devait déjà employer une matière neutre pour arriver au dosage voulu; c'était du plâtre phosphaté qui, je crois bien, était aussi un facteur de durcissement.

Nous avons reçu à une certaine époque un wagon de tourbe en ballots, qu'on a mis des années à liquider. On s'est même servi de cette tourbe dans les mélanges, pour empêcher l'engrais de durcir, et je dois dire que cela avait une certaine efficacité.

Au début qu'on faisait les engrais au magasin d'en bas (la Bounante), on a employé à un certain moment du Guano du Pérou naturel (excréments et cadavres d'oiseaux mélangés). C'est à cette époque que Papa a contracté le typhus. On a toujours cru que c'était dû au Guano. Pendant la maladie de Papa, Ida et moi avons été éloignés et nous sommes allés chez les grands-parents à Baillamont. On recevait aussi des complets tout préparés venant de l'usine MORREELS à Gand.

Les autres concurrents étaient: Bataille, Léon CHEVAL etc.

Je pense avoir tout dit sur les engrais de tabac. Nous allons parler maintenant du tabac que le BB rachetait aux planteurs et qu'il entreposait à Graide, avant de le réexpédier à Achille WELLE et peut-être encore à d'autres.

Le tabac en bottes et les magasins de tabac.

L'entreposage du tabac se faisait au magasin d'en bas (Bounante) la photo de Dominique montre le camion « Pierre MONCOLAS » de Bohan et celui de Marcel TITEUX de Sugny, qui amènent le tabac en bottes.

On reconnaît sur ce document, Papa, Vital Renard notre employé, Camille Coulonval, notre ouvrier, Georges HUBERT de Alle, le délégué qui recevait et fixait le prix du lot, les accisiens et quelques planteurs.

Comme expliqué plus haut, chaque lot de tabac était payé suivant sa qualité. Celle-ci était évaluée à la livraison par un délégué du Boerenbond, qui examinait entr'autres, les points suivants:

- Le triage des feuilles, car le planteur mettait à part les feuilles inférieures (dites de sable, parce qu'elles avaient poussé sur le sol et étaient souvent abîmées), les feuilles restées vertes, trop petites ou endommagées, trouées, grêlées etc. Ceci constituait ce que l'on appelait « le petit » et qui était payé moitié-prix du « grand ».

- La couleur des feuilles, leur état et leur résistance à l'étirement.
- Le goût naturel du tabac, pour en apprécier sa bonne conservation.
- La combustibilité des feuilles, que l'on percevait au moyen d'un crayon incandescent de charbon de bois.
- L'arôme de la fumée qui s'en dégageait alors.

Tous ces examens recevaient une cote, dont l'ensemble déterminait le prix du lot.

Il fallait aussi se méfier des petits vicieux, qui savaient parer leurs bottes et dont l'intérieur laissait à désirer. Pratique qui ne durait pas souvent longtemps

C'est en raison de ces contrôles de qualité que les planteurs tenaient à accompagner leur lot « à la gare ». Un peu aussi, l'occasion d'une « petite sortie », surtout lorsque le tabac venait d'Alle.

Le grenier du Boerenbond servait aussi d'entrepôt. Dans ce grenier, une table- bureau des accisiens, dont le tiroir était fermé à clé et la clé déposée dans une enveloppe scellée; Pour fermer le grenier, une trappe au dessus des escaliers, elle aussi fermée par un cadenas, dont la clé était conservée dans une enveloppe scellée que les accisiens nous confiaient et qu'on devait leur remettre à leur prochain contrôle. Personne n'avait le droit d'entrer dans un local où du tabac était entreposé, sans la présence des accisiens. C'était très strict. Surtout qu'en plus bien souvent, le magasin était gagé chez un warrant.

Ensuite, le BB décida de construire un hangar spécialement aménagé pour contenir le tabac. Un premier hangar de 20x10 m. fut construit derrière le magasin, le long de la route de Baillamont. Construit en poutrelles de fer recouvertes de tôles galvanisée, il comportait un étage.

Fut également montée dans ce magasin, une presse hydraulique destinée à confectionner, au départ des bottes, de gros ballots de tabac de 200 à 250 K°, ce qui évitait de garder le tabac, lot par lot, et ainsi facilitait le contrôle des accises.

A l'entrée, les lots similaires étaient regroupés par catégories A B ou C.

Le principe pour fabriquer ces ballots était le suivant.

On se servait de caisses en bois, très solides, d'un mètre de côté et de deux mètres de haut. Ces caisses étaient montées sur de petites roues en fonte suffisamment solides pour résister à la pression du piston hydraulique. Ces caisses avaient deux côtés fixes, tandis que les faces AV et AR se composaient de doubles portes, divisées en deux sur la hauteur. (Donc 4 battants par côté).

Les portes étant ouvertes des deux côtés, on plaçait sur le fond de la caisse une toile jute de 1 m sur 2. On refermait les portes du bas et on roulait la toile qui dépassait de chaque côté.

On arrangeait alors en lits successifs les marottes de tabac préalablement secouées, jusqu'à hauteur des premières portes. On refermait alors les portes de dessus et on continuait le remplissage de la caisse; Ceci terminé, on couvrait cette dernière d'une nouvelle bande de jute placée perpendiculairement à celle du fond et on poussait le tout sous la presse.

Le piston, muni à sa base d'un quadrilatère en bois adapté aux mesures des caisses, entrait alors en action pour réduire le volume de tabac de moitié. Le piston étant calé à cet endroit, on ouvrait les portes, on relevait la toile du fond que l'on cousait avec celle du dessus.

On libérait ensuite le piston, qui remontait sous l'action de contrepoids et on poussait le ballot dehors. Quatre faces de celui-ci étant déjà cousues, il suffisait de le basculer d'un côté, puis de l'autre, pour en assurer la fermeture complète.

Il était alors pesé par les accisiens, muni d'une étiquette plombée et identifié au pochoir par la marque du B.B., un numéro d'ordre, des lettres indiquant la qualité et enfin le poids du ballot.

Ces grosses balles d'un m³ étaient alors entassées sur une hauteur de 5 ou 6 en les faisant basculer les uns sur les autres. Un genre de tabouret faisant escalier permettait de hisser une balle sur l'autre.

Par après, ces ballots étaient chargés sur wagon et expédiés dans les fabriques de tabac et de cigarettes.

Ce travail de réception et d'emballage était effectué par notre ouvrier, assisté de toute un équipe d'hommes et de femmes recrutés pour la circonstance.

Y participaient,: Albert JACQUES, Fernand NICOLAS et son épouse Emilia, Yvonne DALAIDENNE, Sara et Henri Thyron de Oizy , Catherine Compère et sa soeur Vitaline, (la femme de Camille Hallet) et encore d'autres dont les noms m'échappent aujourd'hui.

Un second magasin, de 30 m x 15 fut ensuite construit contre le premier, ce qui donnait plus d'aisance au travail.

Tout ceci se poursuivit jusqu'en 1940. La majorité du tabac entreposé avait déjà été évacué plus tôt; Il ne restait ici que la dernière récolte.

Ces magasins furent scellés par l'autorité allemande, dès les premiers jours de l'occupation. Cette autorité devait être importante, car à la vue du papier de réquisition, aucune troupe allemande n'a pénétré dans les magasins. Ce qui nous a fort surpris !

Dès 1940, le tabac est devenu une marchandise rare et recherchée, au point que la fraude reprit de plus belle. Les passages à travers bois, surtout vers la France, se multiplièrent. Elle est restée pendant quatre ans, une monnaie de troc par excellence.

Tout cela est bien loin maintenant. Ce qu'il en reste ? Un musée à VRESSE. Des champs de sapins de Noël ou des friches... Une désolation, due en grande partie à l'incurie des politiciens.

1939 - La mobilisation.

Depuis l'arrivée d'Hitler au pouvoir en Allemagne, l'Europe et le monde vivaient dans une perpétuelle angoisse. Les revendications territoriales du Führer, sous menace de conflit, empiraient chaque année et le monde occidental avait jusqu'alors plié devant les exigences

allemandes, de plus en plus pressantes. La zone d'occupation, puis la Sarre, l'Autriche, les Sudètes, la Tchécoslovaquie et enfin la Pologne.

A chaque annexion, des mouvements de mobilisation s'amorçaient, bien timides devant la puissance allemande, mais notre neutralité était à ce prix.

En septembre 1939, invasion de la Pologne et entrée en guerre de la France et de l'Angleterre, en vertu de leurs accords avec la Pologne. On était partis pour ..6 longues années.

La Belgique mobilisa une nouvelle fois; les réservistes furent placés sur la Meuse, le Canal Albert. et le long de la frontière allemande, qu'il fallait surveiller.

Le long de la frontière française, on mobilisa des classes plus anciennes qui restèrent dans leurs parages et construisirent quelques chicanes sur les routes de la Semois. Le Génie mina les ponts.

Jusqu'au 10 mai 1940, cette période fut appelée « drôle de guerre », car il ne se passa pas grand-chose; les antagonistes s'observaient. Les Allemands avaient à faire en Pologne et l'hiver était proche. Les Français misaient tout sur la ligne Maginot.

Sur le plan pratique, les civils devaient occulter les lumières, placer des caches sur les phares des véhicules (vélos compris), se méfier des espions (5° colonne) et aussi des rexistes.

C'est en septembre 1939 que commença ma vie active. Je ne rentrai pas au Collège à Fleurus; Ida non plus. Elle rejoignit le Pensionnat de Beauraing, qui était plus proche, au cas où ...

Je débutai au bureau avec Papa, en remplacement de Vital, qui était parti à Libramont, succéder à Colback mobilisé. Notre ouvrier était Fernand NICOLAS de Graide (que vous avez encore connu; il habitait avec Ida Coulonval et avait été amputé d'une jambe les dernières années de sa vie.)

Nos voisins de la maison COMPERE, Paul LAMBOT et Pauline étaient retournés à Bièvre tenir la boulangerie de l'Oncle Gugusse. Sur le chantier à moellons, Modeste, Clovis et Emile PONCELET poursuivaient leur fabrication de blocs et le « roum-dou-doum » de la vieille machine retentissait à longueur de journée.

La vie se poursuivait vaille que vaille dans l'incertitude la plus complète et dans l'attente de la guerre, car il n'y avait plus rien d'autre à espérer.

L'hiver passa péniblement, très froid pour les militaires de garde la nuit. Le printemps vint, les besognes des champs se poursuivirent et puis,.. il y eut le 10 Mai, le vendredi avant la Pentecôte.

10 Mai 1940

On apprit la nouvelle tôt le matin. Il faisait beau et sec, un vent du Nord desséchant, un ciel très légèrement voilé, juste pour apercevoir les petits avions qui volaient haut.

A la gare (le meilleur endroit pour les nouvelles), on apprenait le bombardement de la gare de Jemelle, des nouvelles de la résistance des Chasseurs Ardennais à la frontière, etc.

Guerre ou pas !, il fallait parer au plus pressé. Aller rechercher Ida à Beauraing, vider les wagons en gare, faire un peu de provisions. Nous avons un wagon d'engrais de tabac à décharger C'est Léon LUCY (Touron) qui devait conduire les engrais sur la Semois. Le Chef de gare, Monsieur Conrardy, voulait que les wagons soient vides au plus tôt. Un train devait passer reprendre tout ce qui était en gare. Il fallut donc se résoudre à mettre ces engrais au magasin. Le chef pressait tellement, qu'on dut jeter les derniers sacs sur le quai, pour les relever ensuite sur le camion. Léon n'eut pas facile, avec sa jambe raide.

Vers midi, on était débarrassé de ce problème et on pouvait penser à autre chose. Cela ne valait guère mieux. Les nouvelles n'étaient pas rassurantes. On lançait beaucoup de bobards, les gens commençaient à s'affoler. Ceux qui avaient connu 1914, ses tueries, ses villages brûlés craignaient le retour de pareils sévices et s'enfuyaient vers la France. Les chariots commencèrent à passer, venant de Saint-Hubert, Ochamps, Anloy, et en racontant toutes sortes de nouvelles alarmantes.

Dans l'après-midi, des soldats français, (ceux que nos camionneurs avaient vu avant sur le transit) se mirent à passer, venant de Monceau et se dirigeant sur Graide. La plupart venaient d'Afrique du Nord C'étaient des « SPAHIS ». Leur présence nous rassura un peu et la journée s'acheva péniblement.

Le samedi, le passage des réfugiés s'accrut puis les Français commencèrent à refluer. La situation devenait grave. Des colonnes de chariots, curé en tête, filaient vers Monceau, en racontant tout ce qu'ils n'avaient pas vu.

Dans le ciel, de petits avions passaient et repassaient en mitraillant de temps à autre.

A voir nos voisins partir, nous commencions, Ida et moi, à nous impatienter. Nous n'avions pas d'auto, pas de cheval, pas de voiture, rien qu'un vélo ou une brouette. Que fallait-il faire ? Allions-nous rester seuls ?

Vers le soir, repassa un cavalier français avec deux chevaux. Il nous cria que son camarade avait été tué près de la chapelle et qu'il était là, plus bas. Puis, il s'enfuit.

Papa descendit jusque chez la Milia Jaumotte et ne vit rien.

Ida et moi, voulions toujours partir, Maman était indécise. Papa, qui voyait plus clair, nous dit que partir à cette heure pour aller jusque Monceau Bellefontaine, cela ne valait pas la peine. Nous allions aller nous coucher et on partirait le lendemain matin. Ce qui nous rassura.

A Maman qui s'inquiétait, (nous l'avons appris par après) Papa répondit:
« I s'ront là d'mwin ô matin ».

Cette nuit-là se passa pour nous sans autres encombres. Nos parents, eux, ne trouvaient pas le sommeil et entendirent en fin de nuit les premiers ronflements de motos sur la grand-route et même plus près.

Debout quand même de bon matin, nous fûmes accueillis au pied des escaliers, par de violents coups frappés à la porte. C'étaient des motocyclistes allemands, tout gris dans leur grande gabardine cirée, qui demandaient, s'il y avait des soldats français, s'ils étaient partis depuis longtemps et si le pont de la scierie était sauté . Puis arrivèrent de Naômé, en passant par le petit chemin pour tourner sur Monceau, une première colonne de tanks, comme nous n'en n'avions jamais vu.

Puis, arriva toujours de Naômé, une vraie marée grise qui, en un rien de temps, fut partout. Ils demandaient à boire. Pour ne pas les laisser entrer, on avait ouvert la fenêtre de la petite cuisine, par laquelle on leur passait des seaux d'eau. Eux nous donnaient des boîtes d'allumettes et autres babioles qu'ils avaient déjà volés en cours de route. Cela dura un bon bout de temps. Puis le défilé des tanks, des camions et de la troupe se poursuivit sans relâche. Une occupation étrangère, qui allait durer plus de 4 ans, venait de commencer.

Il ne fallut pas longtemps pour savoir ce que la troupe cherchait. Chez Compère, en dessous de chez nous, c'était une épicerie. Comme personne n'était dans la maison, toutes les bouteilles y passaient, l'alcool était avalé, mais l'huile ou le vinaigre se retrouvaient sur le sol.

Nos parents comprirent vite ce qu'il restait à faire. Dès qu'il y avait une accalmie entre les passages de troupes, nous foncions au magasin et fourrions dans des sacs Boerenbond, tout ce qui tombait sous la main et entassions tout dans notre cave.

Chaque nouvelle troupe de passage emportait quelque chose; entre les coups, c'était notre tour. Le magasin fut vite vide. Ce fut alors au tour de sauver les vêtements de Raymond Roland et Francine Compère, jeunes mariés d'un mois, qui venaient d'emménager. Même la robe de mariée de Francine fut récupérée.

Le Marocain

Au début d'après-midi du dimanche (Pentecôte), quelques soldats allemands vinrent nous dire qu'un soldat français était mort et que nous devions l'enterrer.

Nous ne nous étions pas encore aventurés dans la gare. On ne voyait aucun civil. Restait-il encore quelqu'un à la gare ?

Papa et moi sommes donc descendus avec les allemands. Ils nous ont conduits dans le garage Jadoul,(qui existe toujours) et nous y avons découvert un grand soldat noir, recroquevillé sur le sol. C'était celui dont nous avait parlé le français, la veille. Ce malheureux avait reçu une balle entre les deux épaules, qui lui était sortie au niveau de la ceinture.

Les allemands voulurent nous le faire enterrer dans le garage même. Après discussion, on se mit d'accord sur l'emplacement de la sépulture; Ce serait sur le côté de la maison Lamotte (aujourd'hui, Robert Cornet), mais à l'époque, le garage n'était pas encore construit.

Pendant que je commençais à creuser la fosse, Papa s'en fut voir jusque la gare. De grandes affiches allemandes, bordées de rouge étaient placardées sur le mur Bertholet; Papa rencontra le père Collard, qui était resté seul. Je pense que les parents PALLIA (les parents

de Rosine et grands-parents de Jean Robin et José Balfroid) étaient, eux aussi, restés à la gare. Je crois que le To.yen au calvaire était aussi resté, ainsi que Lavnu (Geores Léonet).

Mais revenons à notre marocain. Dès que le trou eut ± 70 cms. de profondeur (on avait pris les mesures du cadavre, pour ne pas creuser trop), les allemands nous dirent que cela suffisait. Papa et moi déposèrent donc le soldat dans la fosse, la capote retournée sur le visage, puis je comblai le trou. Deux bouts de bois et un clou suffirent pour signaler le défunt.

Quelques semaines plus tard, une compagnie de l'organisation TODT, déchargeait les wagons à la gare. C'étaient des jeunes gens enrôlés dans des unités de travail obligatoire.

Quelques-uns d'entre eux entreprirent de rouvrir la tombe, puis prenant un encadrement en béton chez Cognaux, firent au marocain une tombe plus décente.

Après la guerre, les restes furent transportés au cimetière de Graide, où une pierre tombale musulmane fut aménagée pour ce soldat.(elle est toujours près de la tombe des maquisards) Plusieurs années plus tard, les ossements rejoignirent la France.(sans doute à la Horgne, où deux régiments furent anéantis). [7/5/2009 - La stèle musulmane resta des dizaines d'années, appuyée derrière le monument des maquisards puis disparut aux immondices.](#)

Les français perdirent leur premier soldat dans la descente de Poix-Saint-Hubert; un monument surnommé « LE MAROCAIN » ([pancarte sur la route](#)) rappelle cet événement. [2009 Il est à droite, à l'entrée d'un petit chemin, près du panneau signalisateur.](#)

Chaque année, vers le 10 mai, une cérémonie est organisée à Saint-Hubert pour commémorer le sacrifice des Spahis. Une flamme allumée à Saint-Hubert et portée par des sportifs belges et français rejoint le village français de La Horgne, à l'arrière de Sedan, où ces braves furent décimés par les Allemands.

La troupe continuait à passer, mais cela se faisait par à-coups et la troupe commença à occuper les maisons abandonnées, emportant et déplaçant tout d'une maison à l'autre. Le pillage se concentra sur la boisson et la nourriture, surtout. Le fantassin ne pouvait pas emporter beaucoup; le motorisé avait plus facile. Mais ce n'était encore qu'un début.

Dans notre maison, toutes les pièces furent occupées et les portes, forcées Des séparations en planches furent clouées sur le plancher. De la paille fut amenée pour servir de paillasse à la troupe; le mobilier fut déménagé et les différentes unités de passage se relayaient l'une après l'autre pour passer la nuit.

Quelques jours après, des colonnes civiles de camions vinrent d'Allemagne, chargées de poutrelles pour la construction de ponts (sur la Meuse, sans doute). Les chauffeurs, qui étaient des civils, arrivaient d'Allemagne vers le soir. Ils logeaient dans les maisons de la gare et repartaient le lendemain matin pour la France, d'où ils revenaient le soir même pour regagner l'Allemagne le lendemain. Ceux-là, c'étaient des pillards.

Misérablement vêtus quand ils arrivaient d'Allemagne, on les voyait le lendemain y retourner tout farauds des habits du dimanche qu'ils avaient volé sur leur passage. Tout les intéressait. Il ne fallut donc pas longtemps pour que les maisons fussent vidées. Dans les maisons habitées, ils n'avaient pas accès, ce qui nous permit de ne rien perdre lors du passage des troupes.

Bien sûr, dès la semaine suivant leur arrivée, les autorités allemandes vinrent réquisitionner ce qu'il y avait dans les magasins. Il me semble que ce devait être vers le mercredi. Il était temps.

Au Boerenbond, c'était fermé et les allemands n'y entraient pas. Mais dans notre propre magasin, nous avions de l'avoine. Les colonnes de chariots qui arrivaient le soir se servaient de notre avoine pour nourrir leurs chevaux. Nous réclamions auprès des soldats et ils nous disaient que nous allions avoir un bon pour être payés. Un peu plus tard, ils nous disaient que le bon était fait, mais que l'officier n'était pas là pour le signer. Puis venait le couvre-feu et l'interdiction de sortir avant le lendemain matin. Il en profitaient alors pour prendre de l'avoine pour le lendemain et nous devions assister derrière nos fenêtres au pillage de notre magasin. Au petit matin, ils étaient partis. Cela se répéta tant qu'il y eut de l'avoine à voler.

Ensuite, des officiers sont venus visiter le magasin du Boerenbond et le magasin à tabac et apposèrent des scellés C'étaient des carrés de papier pourvus d'un cachet militaire allemand, collés sur les portes avec de la dissolution. Ils nous dirent qu'ils reviendraient faire l'inventaire.

En attendant celui-ci, Papa s'est mis en devoir de décoller le scellé et à cacher à notre cave tous les sacs de farine que nous pouvions. Notre premier acte de résistance de la guerre.

Ils vinrent ensuite faire un inventaire de la farine, du froment, du maïs, du seigle qui s'y trouvaient . Pour le magasin à tabac, ils renseignèrent sur le papier qu'ils nous remirent: »MAGAZIN MIT TABAK ».

Qu'advint-il des marchandises saisies ? D'autres unités vinrent dans les jours suivants, munis de documents officiels, enlever la farine, puis les grains, jusqu'à la farine d'orge. Par la suite, grâce à l'appui de Madame Dominé de Bièvre (une allemande) nous pûmes être payés par la Kommandantur de Bièvre.

En ce qui concerne le magasin à tabac, plusieurs officiers sont venus pour y entreposer du matériel de génie, qui était stocké dans la pâture Kune, à côté (là où sont actuellement les maison Marchal, Cambrai et la pointe Cognaux. A chaque fois, Papa leur présentait le papier de l'inventaire et aucun allemand n'y est jamais entré. C'est ainsi que le tabac a été sauvé.

La remise en route de la gare.

Assez vite, les chemins de fer ont refonctionné. Peu de sabotages avaient pu être exécutés aux lignes. Si le matériel belge avait été évacué avant l'arrivée des Allemands, les lignes elles-mêmes ne devaient guère avoir subi de dégâts. Via le Grand-Duché, les trains purent facilement atteindre la ligne Houyet - Bertrix , dont les gares étaient relativement proches de la frontière française. Du personnel des chemins de fer allemands , aux belles casquettes rouge-vif eurent tôt fait de remettre la gare en état. Un chemin fut construit entre la route de Naômé et le bout du quai (chemin qui dessert maintenant le Sous-Bois) et ainsi un sens unique put être établi sur le quai, ce qui accélérât grandement la rotation des camions.

Les trains de ravitaillement venaient d'Allemagne jusque Graide (je suppose que c'était pareil aux autres gares). De la, des colonnes de 10 gros camions militaires de 10

Tonnes conduisaient tous les approvisionnements vers la France. Les travaux de transbordement étaient confiés à l'Organisation TODT »; Cette organisation était composée de jeunes allemands non encore enrôlés dans l'armée, mais qui effectuaient un service de travail pour le compte de l'armée. Ils n'étaient pas armés. Ils défilaient avec une bêche sur l'épaule. Leur tenue était brun-clair. Ce sont eux dont je parle plus haut dans l'article sur le Marocain.

Dans la chapelle, les allemands avaient parqué des prisonniers français qui aidaient aussi au déchargement des wagons; il paraît que des cas de dysenterie parmi ces prisonniers étaient dus à des roues de fromages qui avaient été jetés dans le remblai du chemin de fer.

Nous avons quand même eu chaud avec les chauffeurs des colonnes de camion. Une de ces colonnes logeait chez Kune. C'étaient des Bavares, fort brutaux, une unité distincte des autres Allemands qui occupaient les maisons de la gare. Or, dans nos remises, nous avions de cochons. Ne voilà-t-il pas, un beau jour que Maman voit les Allemands chasser devant eux un porc qu'ils étaient venus chercher dans nos remises, pour le reconduire chez Kune. Papa ne fait ni une, ni deux. Il fonce chez Kune, file à l'écurie et ramène notre cochon.

Un moment après, (c'était le soir), on frappe à la porte. Maman va ouvrir. C'était un de ces Bavares armé d'un gourdin, qui vociférait sur le trottoir. De peur, elle repoussa la porte en criant si fort que le bruit alerta les autres allemands qui vinrent éloigner l'intrus. Ce dernier lança son gourdin contre la façade et il fallut remplacer les éternits cassés. Pendant plusieurs jours, nous avons eu droit à une sentinelle sur notre trottoir.

Une autre anecdote, c'est qu'Hitler passa à la gare de Graide. Ce n'était pas vérifiable, mais un jour, il nous fut interdit de sortir, car on attendait le passage d'un train blindé spécial. Or, Hitler a séjourné dans son train, caché dans un tunnel près d'Yvoir, d'où il dirigeait la campagne de France. Il est allé aussi au Bruly, près de Couvin, où il s'était fait construire un bunker, que l'on visite encore de nos jours. Le clocher de la petite église avait été démoli pour faire place à un réservoir d'eau.

Les prisonniers français.

Un spectacle désolant et lamentable auquel il nous a été donné d'assister est le passage à pied de colonnes de prisonniers français, noirs et blancs confondus, en haillons, mal rasés qui venaient de Bièvre et se dirigeaient vers Naômé, escortés tous les 10 mètres par les sentinelles en arme. Quelle calamité !

Des prisonniers belges, capturés lors de la campagne ou happés au pont de Dinant, lors de leur retour sans papiers, étaient parqués dans une prairie à Beauraing. Un jour, on embarqua tout ce monde dans des wagons à bestiaux et un convoi se mit en route vers l'Allemagne.

Entre Bièvre et la gare de Graide, le train dut ralentir et s'arrêter pour un motif quelconque. C'est ce qu'attendait Georges Maldague (le père de Roger et de Jeannot, pour passer par le vasistas du wagon à bestiaux, se laisser tomber et s'enfuir. Et cela réussit. Maurice Compère (le mari de Maria Cognaux) qui était avec Georges dans le wagon n'osa pas faire la belle et passa de ce fait cinq ans en Allemagne.

Le 28 mai 1940... et après.: le retour des réfugiés.

Un moment bien pénible fut aussi l'annonce de la capitulation de la Belgique, après celle de la Hollande. On ne voulait pas le croire, privés que nous étions d'électricité, de radio et de journaux. Mais il fallut bien se rendre à l'évidence et la vie dût bien continuer.

Nous plantions alors un peu de tabac dans le champ au dessus de la route de Monceau. Georges Léonet avait fait la charrue, avant le 10 mai; les plants poussaient dans la couche; il fallait donc planter coûte que coûte. Mais comment faire ? Georges Léonet était bien là, mais pas question de sortir le cheval; C'était risquer de se le faire prendre par les Allemands.

Maman et moi fûmes donc obligés de nous atteler à la herse triangulaire et extensible que fabriquaient alors les « ALBERT ». On en a sué des gouttes pour briser les mottes durcies par le vent du Nord, tandis que les Allemands passaient sur la route, dormant sur les affûts de canons.

Ce fut le dernier tabac que nous ayons planté; Nous n'avons pas voulu le vendre pendant la guerre; Pas de chance ! On nous l'a volé à la fin de l'occupation, en empoisonnant notre chien, « CARLO » un bâtard égaré en 40 que nous avons recueilli. Quand Maman était « aux champs » comme on disait, il suffisait de lier un papier au collier de Carlo, aussitôt, il portait le message à maman.

La première personne qui rentra à la Gare fut Emile DURY Voyageant en vélo, il avait déjà pu se procurer des levures et quelques produits de première nécessité.

On put améliorer quelque peu la qualité du pain que Maman nous cuisait au départ d'un levain qu'il avait fallu constituer. Ce n'était pas le moment d'être difficile !

Au fur et à mesure de la progression des Allemands en France, le passage de troupes s'espaça et il ne resta plus que les troupes d'occupation. Je conserve toujours le certificat d'inscription à la Kommandantur de Bièvre,; que je dus aller chercher le 29 Mai 1940. Avec les allemands, cela ne chômait pas. Tout était organisé.

Les premiers civils , dépassés par les Allemands commencèrent à rentrer timidement de l'exode; quelques prisonniers parvenaient à éviter les embûches de la Meuse (difficultés de franchir les quelques ponts ouverts) et à regagner leur village.

Cette rentrée au bercail ne se fit pas toujours dans la sérénité. Le Gaston disait plus tard: « Kand on z'est fû d'dandjî, on s' fout du sint ». Il en était de même avec les réfugiés.

Tant qu'il étaient sur les routes, ils n'avaient qu'un espoir: rester en vie. Puis, lorsqu'ils se sont mis à revenir, un seul souci: rentrer chez eux. Et, au fur et à mesure que les kilomètres fondaient, l'égoïsme refaisait surface. Nombreux sont ceux qui, inspectant la vaisselle et les différents objets rassemblés après le passage des troupes, reconnaissaient des « blanches assiettes èt dès blanches jattes », quand ce n'était pas leurs fringues sur le dos de l'un ou l'autre.

Nous-mêmes avons eu le cas. Maman aurait voulu acheter à Edmond Compère, une « bouleuse » que nous avons sauvé dans son magasin de la gare, et qui nous aurait très bien convenu. Edmond n'a jamais voulu la lâcher. Je crois que Maman lui en a toujours voulu...

Puis, la France a capitulé... Il fallait faire les foins, récupérer son bétail; les grains allaient mûrir, les pommes de terre suivraient; il fallait vivre, manger!

On se doutait bien qu'on en aurait pour longtemps, l'espoir était fragile. Heureusement, de Gaulle avait parlé le 18 juin. Churchill ne désespérait pas, l'Angleterre résistait; La flamme avait vacillé, mais une étincelle clignotait dans la nuit. On les aurait ! On les aura!.